

MENU

connaissance des arts

[Billetterie](#)[Boutique](#)[Liseuse](#)**ABONNEZ
VOUS**

06.12.2016 par Jean-Michel Charbonnier

« Art et Liberté ». Le Centre Pompidou célèbre les artistes surréalistes en Égypte



Rateb Seddik, sans titre, 1940 (Musée Rateb Seddik Le Caire).

Le Centre Pompidou présente jusqu'au 16 janvier une exposition « Art et liberté : Rupture, guerre et surréalisme en Égypte (1938-1948) » qui regroupe des artistes égyptiens peu connus en France et qui pourtant sont recherchés par les collectionneurs et les maisons de vente au Moyen-Orient. Une reconnaissance tardive en France, qui se rattrape par une exposition passionnante.

« Vive l'art dégénéré ! ». C'est le titre d'un manifeste de quatre pages en français et en arabe distribué dans les rues du Caire en décembre 1938. Réaction cinglante à l'exposition L'Art dégénéré (Entartete kunst) organisée l'année précédente à Munich par le pouvoir nazi et couvrant d'infamie les expressionnistes, dadaïstes, cubistes et autres avant-gardes du moment accusées de pervertir la culture allemande. « Dans Vienne livrée aux barbares, on lacère les toiles de Renoir, on brûle les ouvrages de Freud sur les places publiques. Les plus brillantes réussites des grands artistes allemands tels que Max Ernst, Paul Klee, Kokoschka, George Grosz, Kandinsky, Karl Hofer (Prix Carnegie 1938) sont mises à l'index et doivent céder la place à la platitude et à l'ineptie de l'art national-socialiste. » Un témoignage de solidarité sans commune mesure avec les tièdes commentaires de la presse française de l'époque. Le texte est signé par une trentaine d'artistes, écrivains, journalistes et avocats, égyptiens ou non-égyptiens, musulmans, chrétiens ou juifs, réunis à l'initiative du poète et critique littéraire Georges Henein (1914-1973). Une reproduction de tableau occupe les deux pages centrales du tract, pas l'une des peintures « dégénérées » de la manifestation munichoise, comme on pourrait s'y attendre, mais le monumental Guernica de Picasso présenté à Paris, au cours du même

été 1937, dans le pavillon espagnol de l'Exposition internationale. Sous l'image, ces simples mots : « Par le présent manifeste se trouve constitué le groupe « Art et Liberté ». Tous détails ultérieurs seront communiqués par voie de presse ».



Le manifeste en question fait partie des documents historiques réunis dans l'exposition du Centre Pompidou « Art et liberté : Rupture, guerre et surréalisme en Égypte (1938-1948) ». S'y ajoutent quelques 130 tableaux, œuvres sur papier et photographies, provenant de collections publiques et privées d'une dizaine de pays. À l'exception de la photographe américaine Lee Miller (installée au Caire en 1934 après son mariage avec un riche homme d'affaires égyptien), la majorité des artistes exposés demeurent largement méconnus en France. On découvre enfin les peintures des frères el-Telmisany, d'Inji Eflatoun, de Amy Nimr, de Ramsès Younane, d'Abdel Hadi el-Gazzar ou de Rateb Seddik dont la maison-atelier construite à Giza par l'architecte égyptien Hassan Fathi a été ouverte au public en 2014. Les artistes en question figurent en revanche en bonne place dans les collections publiques et privées du Moyen-Orient, où leurs œuvres font l'objet d'une intense spéculation depuis une dizaine d'années (avec pour conséquence, l'apparition de faux tableaux).

Pourquoi une reconnaissance si tardive ? Le Centre Pompidou s'est longtemps cantonné au circuit canonique de la modernité occidentale. Il aura fallu attendre 2010 pour que soit mis en place un programme « Recherche et Mondialisation », confié à Catherine Grenier, directrice adjointe du musée national d'art moderne. Cette ouverture s'est concrétisée par un nouvel accrochage des collections permanentes de 2013 à 2015 sous le titre de « Modernités plurielles ». L'exposition « Art et Liberté » a été organisée à l'initiative de Catherine David, sa remplaçante, laquelle mène depuis une quinzaine d'années un projet-pionnier à l'échelle internationale sur les « représentations arabes contemporaines » sous forme d'expositions, de performances, de colloques, débats ou publications (la revue « Tamass »).

L'exposition parisienne bénéficie des prêts et du soutien financier du cheikh Hassan Al-Thani, membre de la famille princière du Qatar, dont la collection forme le noyau de l'Arab Museum of Modern Art (Mathaf) de Doha. La compétition artistico-culturelle entre les états du Golfe explique qu'une autre exposition itinérante intitulée « When Arts Become Liberty : The Egyptian Surrealists. 1938-1965 » ait été présentée en octobre au Palace of Arts du Caire à l'initiative de la Sharjah Art Foundation, dirigée par la cheikha Hoor al-Qasimi, fille de l'émir de Sharjah. Avec, à défaut de catalogue, un colloque de trois jours à l'American University du Caire. L'appui des institutions culturelles du Golfe se révèle d'autant plus précieuse que la préparation de telles expositions exige un travail de longue haleine. La pauvreté du corpus critique et la rareté des catalogues, monographies et ouvrages de synthèses compliquent en effet la tâche des historiens travaillant sur l'art moderne dans les pays arabes. L'exposition du Centre Pompidou a nécessité plusieurs années de recherche et des centaines d'entretiens menés par les deux commissaires indépendants, Sam Bardaouil et Till Fellrah auxquels on doit également

l'exposition *Le théorème de Néfertiti* présentée en 2013 à l'Institut du monde arabe (et précédemment au Mathaf de Doha sous le titre *Tea with Nefertiti*). Au déficit éditorial s'ajoute, dans le cas présent, une autre difficulté : la dispersion des archives et des œuvres, due à l'exil de plusieurs artistes et de leurs familles après l'accession au pouvoir de Nasser en 1952.



C'est le cas de Georges Henein, de Kamal Youssef et de Laurent Marcel Salinas qui s'installèrent tous trois en France. Le peintre Amy Nimr et la poétesse Marie Cavadiariaz, qui animèrent d'importants salons culturels au Caire, quittèrent elles aussi l'Égypte après la crise du canal de Suez. Inji Efflatoun, peintre, militante féministe et marxiste notoire, fut emprisonnée de 1959 à 1963. Cosmopolitisme et nationalisme ont rarement fait bon ménage. Et c'est dans un contexte de ferveur nationale particulièrement exacerbée que le collectif « Art et Liberté » voit le jour en 1938. Une introduction un peu succincte occupe la première salle de l'exposition. Un film d'actualités y tourne en boucle sur un écran géant : la statue de l'homme politique Saad Zaghloul (1859-1927), l'un des plus fervents opposants à l'occupation britannique, est dévoilée sur une place d'Alexandrie en présence du roi Farouk. Une œuvre de Mahmoud Moukhtar, autre héros national, pionnier de l'art moderne en Égypte et auteur de la plus célèbre sculpture du pays, érigée devant l'Université du Caire : *Le réveil de l'Égypte*, monument allégorique en granit rose associant un sphinx et une paysanne ôtant son voile. En 1940, Kamel el-Telmissany, l'un des principaux protagonistes d'« Art et Liberté », prendra le sculpteur pour cible dans la revue *Al-Tatawwur* (*L'évolution*) : « (...) nous souffrons d'un sérieux problème acclamé par les critiques pendant des années et qui s'est propagé chez les jeunes artistes, et par ce problème j'entends le retour à l'art pharaonique et la régression de l'art contemporain dans les fers de la patrie et du régionalisme. ».

Le néo-pharaonisme de Moukhtar n'est pas le seul problème « sérieux » auquel le collectif « Art et Liberté » doit faire face. Son engagement est à la fois politique, social et artistique. Le groupe combat aussi le joug colonial de l'Empire britannique et la montée du fascisme : en 1938, Georges Henein prend ouvertement position contre le futuriste Marinetti, délégué du gouvernement fasciste italien, venu donner une conférence au Caire. Des organisations paramilitaires d'inspiration nazie (*Chemises bleues* et *Chemises vertes*) défilent alors dans les rues de la capitale. L'organisation des Frères musulmans, fondée en 1928 par Hassan el-Banna, accroît son influence dans le pays après la révolte arabe de 1936 en Palestine. « Nous trouvons absurdes et ridicules le racisme, la religiosité et le nationalisme fanatiques sur lesquels certaines personnes tentent d'aligner la destinée de l'art moderne » lit-on dans le manifeste de 1938. « Art et Liberté » occupe une position d'autant plus marginale et inconfortable qu'il refuse de s'enfermer dans l'« égyptianité » tout en rejetant l'académisme occidental qui prévaut à l'École des beaux-arts du Caire et au sein de la puissante Société des amis de l'art, organisatrice du Salon annuel du Caire. Bête noire de Georges Henein, le riche Mahmoud Khalil, son président, était connu pour ses sympathies fascistes et son goût exclusif pour les artistes européens (on a pu admirer sa collection de peintures françaises dans l'exposition *Les oubliés du Caire*, présentée au musée d'Orsay en 1994).



La révolte sociale et artistique se traduit par des corps fragmentés, déformés, décharnés, contorsionnés illustrant aussi bien les horreurs de la guerre (la « voix des canons ») que la misère sociale et la prostitution endémique (la « femme de la ville »). La version remaniée du surréalisme proposée par les protagonistes d'« Art et Liberté » passe par l'usage de symboles pharaoniques (la déesse du ciel Nout formant une arche sur fond de paysage désertique dans le tableau Sans titre de Ramsès Younane, daté de 1939) ou la recherche de l'état de transe propres à éveiller le subconscient à travers des séances de méditation soufie(le dhikr). Au milieu des années 1940, la création d'un « art authentiquement égyptien » se manifeste à travers les tableaux d'un collectif d'artistes plus jeunes (le Groupe de l'art contemporain auquel se rattachent, parmi d'autres, Abdel Hadi el-Gazzar, Kamal Youssef et Samir Rafi) renouant avec les traditions populaires et les scènes de la vie paysanne. Dans la passionnante section consacrée à la photographie surréaliste, le patrimoine monumental de l'Égypte refait surface à travers collages et photomontages. Mais sans glorification aucune. Ida Kar associe une dérisoire poupée de chiffon à une tête de pharaon. Les pieds en gros plan de Mamdouh Muhamad Fathallah forment une pyramide autour d'un drapeau qu'on suppose ... national.

© Connaissance des Arts 2016